

Un Entretien avec... Robert SIOHAN

Cicéron critiquait un orateur prolix, ayant à dire que son client allait s'embarquer, s'exprimait ainsi : « Il se lève. Il s'habille. Il ouvre sa porte. Il met le pied hors du seuil. Il suit, à droite, la Voie Flaminia pour gagner la Place des Ternes... » On se demande si le voyageur arrivera jamais au port. Mais, dit Gérard de Nerval, déjà il nous intéresse, et loin de trouver l'avocat prolix, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie de sa rue. J'aurais voulu connaître l'heure du jour, et le temps qu'il faisait.

Or j'ai moi-même trop fréquenté le Foi Délicieux pour n'être point de son avis.

Il faisait donc un temps de Paris — doux, voilé d'une vague promesse de pluie. L'heure que nos pères disaient du chien-loup. Sans herbe aux fentes de l'asphalte, la rue, à mi-pente de Montmartre, n'en est pas moins délicieusement provinciale, avec — ô Carco ! — une seule tache de sang, l'affiche du dernier théâtre des horreurs. A quelques pas, une porte en tôle pleine. Je sonne, la porte donne sur un long passage, entre des murailles nues. Des arbres engourdis par l'hiver. Des lierres noirs. Mais au fond une maison s'élève, façade d'ocre terni, retraite rêvée de studieuses méditations, où la vie est marquée par la cloche et les jeux assourdis d'une école voisine. Et comment celui qui sait quel nom illustre porta Mme Siohan ne s'attendrait-il à voir paraître sur ce perron à la simple balustrade de fer rouillé, le vieux philosophe au plus indulgent des sourires ?

Cependant, c'est le pavillon de droite que j'ai gagné, sur l'injonction d'une concierge autoritaire et vigilante : un étroit escalier me conduit là au « revoir » de Robert Siohan. Sur son piano, la photo délicacée du compositeur de *Fervaal* fait pendant à celle du poète des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* qu'on dirait sortie d'un album de famille. Mais qui donc a nommé l'œuvre de Renan « une gelée de confidences » ? Puis-je en espérer autant de son petit-fils ? Sous la parfaite et affable simplicité de l'accueil, je crois distinguer quelque réserve. Modestie peut-être : mais le philosophe n'a-t-il donc pas prétendu que tout ce qu'on disait de soi était poésie ?

— Cependant, je précise que c'est, en lui, le compositeur, que je viens voir.

— *Un compositeur fort intermittent*, me dit-il, *auquel le chef d'orchestre fait grand tort.*

Ce chef d'orchestre, une caricature accrochée à l'angle du divan où je viens de prendre place me le montre renversé comme par une lame de fond harmonieuse : ainsi apparut-il, pour la première fois, aux mélomanes de Gaveau, certain soir de mars 1924. A minuit, ce soir-là, deux nouveaux « jeunes » avaient conquis la célébrité parisienne : Honegger et lui.

— *Honegger et moi, nous sommes d'ailleurs à peu près de la même promotion*, me dit-il. *Je concourrus, avant guerre, pour le prix de Rome, en même temps que Jacques Ibert, Marc Delmas et Marguerite Canal. Bien mieux, après guerre, je fus pressenti par Germaine Tailleferre pour faire partie, rue Huyghens, du petit groupement qui faillit ainsi devenir... les Sept. Mais le destin voulait sans doute que je reste isolé. Et, c'est en isolé, qu'avant de devenir le chef d'orchestre du Roi David, j'ai été moi-même, quelques années durant, compositeur.*

— Ce compositeur fut d'abord celui...

— *D'une Symphonie, écrite en 1923, restée inédite...*

— Et dont le chef d'orchestre ne voulut donc pas se souvenir ?

Pour toute réponse, Siohan m'a mis sur les genoux une épaisse partition reliée, dont je n'ai évidemment le loisir que d'examiner le titre.

— *Cette Symphonie, poursuit-il, est un peu dans la manière énergique et bandée de Florent Schmitt. Elle s'inspire, sans aucune intention descriptive, de l'Enfer, ou plutôt de l'illustration de ce grand poème par Gustave Doré. Cinq ans plus tard, en 1928, c'est dans une note toute différente que j'écrivis un Cantique au Frère Soleil.*

— Y avait-il là de votre part, une idée préconçue d'opposer le Dante au Poverello, l'ombre à la lumière ?

— *Pas le moins du monde. J'ignore l'Italie. Et je me suis laissé guider simplement par mon goût. Ajoutez maintenant, si vous le voulez, à ces deux œuvres-là, deux concerti, l'un pour violon, l'autre pour violoncelle, l'un qui fut joué chez Lamoureux, l'autre*

qui attend de l'être n'importe où. Ajoutez encore quelques mélodies dont les poèmes vont de Ronsard à Supervielle : et, là aussi, je n'ai, dans ce choix, consulté que mon plaisir. Et si je n'avais oublié un Quatuor déjà ancien, je vous aurais tout dit. Vous voyez que ce n'est guère et que mon bagage n'est pas lourd.

— Mais vous comptez bien ne pas l'avoir bouclé définitivement ?

— Sans doute, bien que la vie soit courte...

— ... et l'art infini : cela n'a pas changé depuis Léonard.

— Le théâtre m'attirerait assez, ce théâtre lyrique qu'on dit agonisant mais qui, à mon sens, ne fait encore que chercher sa formule. Le *world-ton-drama* de Wagner, poète qui nous échappe, à nous, Français, est aujourd'hui presque aussi désuet que les « sonatines de gueule » de Rossini. La musique au théâtre esquivé trop souvent l'effet direct : direct ne veut pas dire vulgaire, encore moins vériste. J'entendrais volontiers une musique dans la tradition des Grecs, large, humaine en même temps que décorative, dans le sens « Bach » du mot.

— Humain, Pelléas ne l'est-il point ?

— Que si ! Mais ce chef-d'œuvre reste en quelque façon, dans le sillage wagnérien.

— Même en s'opposant à lui : « Pelléas : le négatif génial de Tristan », a-t-on dit.

Mais Pénélope ? Mais Ariane ?

— D'autres chefs-d'œuvre, mais qui, pas plus que Maximilien, par exemple, ne sont du théâtre : et c'est déjà là leur faiblesse.

— Et *Wozzeck* ? Et l'*Antigone* d'Honegger « qui survole la Grèce en avion » ?

— Je ne la connais pas. Et je le regrette. Car après avoir été pour quelque chose dans le juste triomphe du Roi David, je continue de croire que Judith n'a pas eu la destinée qu'elle méritait. Croyez d'ailleurs que je m'intéresse à toutes les tendances même quand une personnalité ne s'en dégage pas encore. Ne faut-il pas toujours commencer par imiter quelqu'un ? Les fameuses œuvres de Mozart enfant ne pouvaient être que des réminiscences. Ce n'est qu'en écrivant, en écrivant sans cesse que l'on dégage sa personnalité. « *Nulla dies sine linea* », disait Beethoven.

— Après Pléine, qui attribue le mot à Apelle.

— La sagesse est vieille comme le monde. Tout a été dit, sans doute. Autant reste à dire. C'est pourquoi il ne faut désespérer, comme on le fait parfois de l'éternelle musique.



Dehors, l'ombre s'est épaissie. Mais en quittant la cour aux arbres dénudés et au lierre noir, je ne puis m'empêcher de me souvenir de l'étrange prédiction d'Ernest Renan : « Le temps viendra, a-t-il écrit, où l'art sera une chose du passé, une création faite une fois pour toutes, création des âges non réfléchis qu'on adorera encore tout en reconnaissant qu'il n'y a plus à la faire. »